



CARTE POSTALE #1

**ÉCRIRE LA RECHERCHE EN
FRICHE**

THOMAS ARNERA



ÉCRIRE LA RECHERCHE EN FRICHE

Sur le retour de Marseille, je m'arrête dans la Drôme, chez un duo d'ami-e-s près de Romans-sur-Isère, ville où j'ai grandi (de mes 0 jusqu'à mes 18 ans). Je suis dans leur salon. J'écris, précisément sur ce document (encore numérique à ce moment-là). Bloqué depuis plusieurs longues minutes, je décide de solliciter mon amie qui s'affaire ici et là dans l'appartement. J'explique qu'au départ des mes quelques jours passés à Marseille, j'essaie d'écrire sur la notion de « friche » et ce dans le but d'avancer sur l'idée de « recherche en friche ». J'évoque vouloir écrire au présent, de façon située. Je pense à une écriture qui part de situations et, possiblement, des situations « en cours ». En cours, parce l'écriture, d'une certaine façon, donne à prolonger les situations. Je lui raconte que je suis « emmerdé » avec cette écriture, que je ne veux pas définir ce qu'est une friche, ou modéliser ce que serait la recherche en friche. Je partage aussi ma difficulté à ne pas tomber dans ce piège. Je développe un peu autour de cette tentative, dans son salon, d'essayer cela en partant des ces quelques jours que je passe à Marseille.

Avant de la solliciter, je suivais une piste grammaticale. Friche comme nom, donc comme espace ? Friche comme adjectif ou friche accompagné d'un adjectif (friche urbaine, friche artistique, culturelle) ? Que signifie alors la construction : « Recherche en friche » ? C'est à ce sujet que je l'interpelle, dans une sorte d'appelle à l'aide : « Camille, pour toi, si je dis à quelqu'un : « tu as les cheveux en friche. » Qu'est-ce que ça veut dire ? ». Elle me répond (de mémoire) : « que j'ai les cheveux en bordel ». C'est ce que j'attendais, je précise ma question : « Quand je dis « en friche » à quoi ça correspond selon toi ? Un adjectif ? ». Elle hésite un très court instant avant de répondre et de mettre « le » mot, ou la forme, dont j'avais probablement besoin : « c'est une métaphore ». Je la remercie immédiatement. Je sens qu'à travers cette désignation, quelque chose se met à fonctionner. Bien sûr ! « en friche » c'est une métaphore, une figure de style, une forme poétique qui s'est installée depuis une pratique, sans nécessairement que je le prémédite. En cela, dans ce que je vis actuellement, un désir et un questionnement autour du réengagement de mon geste d'écriture, cette poétique m'invite à me décaler des sens (qui restent actifs par ailleurs) que je peux et que j'ai pu donner à cette formule.

Le « en friche » désignait initialement, lorsque j'écris cette formule pour la première fois en 2014, le fait d'entrer dans une expérience collective. Il s'agissait de la Friche Lamartine, association regroupant principalement des artistes des artisans ou des administrateur-ice-s de compagnies d'art dit vivant ¹. Mais aujourd'hui, presque une décennie après, alors que j'y suis entré et que je suis toujours membre de l'association, que s'est-il passé ? Bien des choses, et refaire l'histoire serait trop long et trop lourd. Pour l'instant, je peux simplement dire que « recherche en friche » est aujourd'hui une expression qui désigne plus que « quelque chose qui se fait dans quelque chose », ou une expression qui serait la traduction de mon désir de l'époque, celui d'appartenir à un collectif qui fait recherche dans l'action. J'aurai l'occasion de revenir sur ces premiers moments dans l'écriture de la « recherche en friche » et ce, comme me le souffle mon directeur de thèse pour « la remettre en généalogie : à l'épreuve des situations (de la recherche) comment elle se module, s'adapte, se resubjectivise, prend un autre ton, investit d'autres formes... » ². Il ne s'agit pas d'opérer une coupure et une rupture mais au contraire d'élucider comment ces expériences passées se réengagent au présent et font advenir la recherche aussi depuis un geste d'écriture. Aujourd'hui, l'idée de recherche en friche me met à l'épreuve, maintenant, précisément au moment où j'écris ces lignes et au moment où je les écrivais avec Camille dans son salon. Elle me met à l'épreuve de l'écriture et de son écriture.

¹ <http://friche-lamartine.org/>. L'association ayant pour activité la gestion et l'administration d'un lieu à destination de pratiques artistiques et culturelles. L'article où apparaît cette formule est le suivant, Thomas Arnera, « Emménager, Aménager, Déménager, ou comment penser une recherche en friche », Agencements. Recherches et pratiques sociales en expérimentation, n°1, mai 2018, p. 123-142.

² Correspondances avec Pascal-Nicolas Le Strat, 11 février 2023.

Si je sais ce qu'est une métaphore, la situation montre que je n'en reconnais pas une quand elle se présente à moi

3. Je trouve sur mon moteur de recherche une première définition de métaphore : « Procédé de langage (figure, trope) qui consiste dans une modification de sens (terme concret dans un contexte abstrait) par substitution analogique ». Ce qui attire immédiatement mon attention, et qui me fait frémir un peu plus, c'est la première parenthèse et le terme trope. J'ai rencontré ce terme pour la première fois il y a deux ans, et je sais précisément où : dans le livre de Donna Haraway, *Vivre avec le trouble*, traduit de l'anglais (États-unis) par Vivien García. Je ferme l'écran de l'ordinateur portable sur lequel j'écris. Je suis enjoué et conscient qu'il faut que j'arrête d'écrire car je bute trop. Il faut faire une pause, remettre l'écriture à plus tard, d'autant plus que je viens de trouver, grâce à Camille, une piste pour continuer. Je dois simplement attendre le lendemain de pouvoir me saisir du livre en question qui m'attend dans mon bureau à la friche Lamartine. Mon amie m'a débloqué, je la remercie, ici, pour son aide et son amitié toutes deux si précieuses dans ma trajectoire en friche.

« Raconter des histoires et rapporter des faits, configurer des mondes et des temps possibles – des mondes-matériels sémiotiques disparus, actuels et encore à venir — voilà ce que signifie SF. Je travaille avec des jeux de ficelles comme trope théorique, comme manière de penser-avec une foule de compagnon dans une symposium d'enfilage, de feutrage, de nouage, de pistage et de triage. Je travaille au cœur de la SF, comme compostage matériel-sémiotique comme théorie dans la boue, comme embrouille. » **4**

(La) Recherche en friche, c'est donc au moins cela. Une SF à la Donna Haraway, un trope théorique, une forme qui engage la recherche de même qu'elle réengage pour moi le terme friche à l'endroit de l'expérimentation politique. Ne pas la définir est donc primordial, de même qu'il est inévitable et souhaitable d'être mis à l'épreuve de ne pas le faire, de peiner, de butter à faire différemment. Il serait trop facile que ce soit facile. Une friche, de même qu'« en friche », doit rester une « embrouille ». Le mot friche (qu'il soit trope, nom, adjectif) a donc un sens à ne surtout pas en avoir un, un sens à ce qu'une multitude d'expériences puissent s'y rattacher et produire des sens. Pourvu que ces sens ne convergent pas, mais pourvu qu'ils se croisent d'une manière ou d'une autre. Démultiplions les possibles pour ces croisements, quels qu'en soit le medium. Le trope nous met au travail pour fabriquer les lignes de fuites pour ce mot qui compte. Il faut qu'il puisse s'échapper des entreprises « définitives », celles qui arrêtent, qui figent, qui définissent, qui remplissent, etc.

Dans la correspondance évoquée précédemment, Pascal Nicolas-Le Strat écrit recherche en friche ainsi : « Recherche-en-friche ». Je n'ai plus la raison de ce geste, qui consiste à relier les termes avec des tirets, même si je pense que la réponse se tient quelque part dans l'une de nos correspondances. En écrivant les lignes plus haut, je mesure à quel point la recherche en friche se trouve, précisément, dans les espaces vacants laissés entre les termes qui la désigne (ici marquée maladroitement d'un slash) Recherche / en / friche. C'est, je crois, le sens d'un trope, d'une poésie, d'écrire des absences plutôt que de (dé) finir l'espace, plutôt que de le remplir, celui de produire l'espace vacant pour que d'autres viennent y travailler leurs gestes et gesticulations, leurs recherches en friches, leurs SF.

Cette tentative d'écrire la recherche en friche, de la penser, se heurte donc à la tension permanente que génère l'approche conceptuelle liée à un faire. Je peux ainsi dire que puisque c'est dans l'action que s'écrit la recherche en friche tout ce qui résulte de l'action (une expérience, un objet manufacturé, une musique, l'occupation d'un lieu, une manifestation, un plat cuisiné et sa recette, etc...) constitue un moment dans le processus de son écriture. Mais qu'en est-il alors du geste que je

3 Je pense aussi aux ami·e·s de la Friche Lamartine qui développent un langage depuis la friche, langage dans lequel on retrouve notamment le verbe « (s')enfricher » qui raconte et dialogue étrangement avec l'idée de « recherche en friche ». Ce que j'entends dans « enfricher » c'est le fait de se faire happer par le lieu, le lieu déborde sur nous, nous astreint à rester à la friche pour une soirée alors qu'on ne passait qu'une ou deux heures pour travailler, ou que l'on est accueilli en résidence pour une semaine et que l'on y reste plusieurs années. S'enfricher c'est sentir au travers de nos mots, nos gestes, nos humeurs ou nos pratiques que la Friche a un effet observable, identifiable mais imprévisible sur ce qui était initialement prévu.

4 Donna Haraway, *Vivre avec le trouble*, Les éditions des mondes à faire, 2020.

suis en train de faire et qui me pose tant de soucis. Quand est-il de ce geste qui suscite parfois des attentes en premier lieu de notre part, geste qui consiste à prendre un ordinateur et à écrire quelque chose qui fasse sens pour soi en faisant sens pour d'autres (à celles et ceux à qui s'adresse l'écriture par exemple). C'est cette pression des attentes qui poussent parfois, un peu trop vite, à « dénaturer » ce que l'on veut écrire en essayant de définir, de circonscrire quelque chose qui ne peut l'être. L'acte de définir, entendu comme une forme d'imposition d'un sens à des réalités complexes, multiples, n'est pas étranger à cette pression. En définissant quelque chose, je me l'approprie d'une certaine manière et, possiblement, je le soustraie à d'autres. Dans une société structurée par des rapports de domination (de classe, de race, de genre, de validisme) cette appropriation, doublée d'une position de majoritaire (étant moi-même un homme blanc, diplômé sans handicap), peut facilement privatiser, peut facilement produire une violence. Par ailleurs, en ce qui concerne la friche, cette volonté de définir ne peut, selon moi, que recouvrir un objectif contraire à l'écologie même de ces lieux. Chercher à la définir c'est, quelque part, chercher à la tuer.

Ces attentes liées aux gestes d'écriture, de mise en récit, ont tout de même un revers politique, celui de vouloir adresser quelques choses qui comptent à des personnes, des espaces, des milieux qui comptent. Celui de soustraire nos expériences à celles et ceux qui, en se souciant bien peu des écologies qui les constituent, veulent se les approprier, en faire des instruments (par exemple de leurs recherches scientifiques, leurs politiques publiques leurs entreprises commerciales ou encore artistiques). Il y a assez de définition, avons-nous besoin d'en inventer des nouvelles dans le contexte qui est le nôtre ? Le risque n'est-il pas devenu trop grand d'alimenter la définition stérile et abrutissante de qui sait mieux que qui, de qui comprend mieux que l'autre ? Les situations vécues individuellement (précarités, incertitudes, isolements, discriminations) autant que celle qui nous interpellent collectivement ne nous invitent-elles pas à abandonner cette triste ambition ? Puisons dans l'incroyable réserve de définition pour indéfinir à l'infini et, au besoin, si nous avons besoin de définir (aussi pour nous positionner), alors délimitons des espaces ouverts, en friche.

Écrire avec, depuis, une expérience collective est une formidable responsabilité, mais une responsabilité tout de même. C'est là une des critiques majeures que l'on peut probablement adresser aux sciences en général et, bien sûr, aux sciences sociales. Cette responsabilité, parce qu'elle porte en elle de fortes logiques de domination, se meut facilement en exercice de cette domination et, donc, en exercice du pouvoir ou d'un ou plusieurs privilèges. C'est cette critique que je souhaite acter (mettre en acte) à la suite de bien d'autres et ce au travers de l'écriture de la recherche. Je souhaite le faire depuis la Friche Lamartine, parce que c'est en partie à cet endroit que j'apprends, en 2014, depuis les récits qui m'accueillent, à ne plus dissocier acte et critique. C'est aussi à cet endroit que j'éprouve la difficulté de s'adresser à soi-même cette gymnastique. Cette difficulté tient du fait que cela ne s'apprend, a priori pas, comme voudrait peut-être nous le faire croire l'université, ses disciplines et ses méthodes pré-fabriquées mais que cette difficulté nécessite un effort soutenu d'attention. On peut savoir parfaitement faire ses étirements mais si l'on arrête de s'étirer... Baisser la garde, arrêter de s'étirer, c'est s'exposer et exposer les autres aux lourdeurs, aux injustices et aux violences des logiques dominantes et, probablement, les embrasser un peu plus ou/et les subir un peu plus.

J'admire celles et ceux qui ne baissent pas ou peu la garde. J'ai besoin de ces personnes et de ces communautés, de leurs textes et de leurs pratiques collectives, de visiter leurs lieux (qu'ils s'appellent friche, quartier, squat, local, espace-public, pause clope, tiers-lieu, amicale, centre-social, ZAD, club, cuisine salle de concerts...). J'ai besoin de les croiser, pour continuer à m'étirer. Pour revenir à l'écriture, et continuer à étirer aussi nos textes, j'ai besoin d'écriture qui laissent la place et, pour le dire avec Delphine Gardey et Donna Haraway, que la recherche en friche participe à « résister aux « pratiques phallocentriques de l'écriture » (Haraway 95) »⁵. Avec « phallocentrique », Donna Haraway aurait aussi pu parler de pratiques extractivistes

⁵ Delphine Gardey, « Donna Haraway: poétique et politique du vivant », *Cahiers du genre*, n°55, 2013, p. 171-194.

et, avec « écriture », elle aurait pu aussi écrire « recherche ». L'acte de définir (à la place des autres et sans les autres) incarne à mon sens ce confort et ce danger. C'est, me semble-t-il, à cet endroit qu'il est primordial de fabriquer nos tropes théoriques. L'écriture comme recherche-action ou recherche-crédation, comme faire-penser, comme recherche-en-riche, comme trope donc, ne peut se contenter de seulement énoncer une critique, elle doit se transformer, s'inventer depuis elle.

Avec les paragraphes qui précèdent j'en ai probablement déjà trop dit, trop fait. Aller plus loin me fera tomber un peu plus dans le piège que je suis déjà en train de me tendre : vouloir définir. Ce faisant, je pourrais laisser entendre que je suis en dehors de la mêlée à tirer un fil plutôt qu'en plein milieu de l'entremêlement. Pour ce faire, je dois revenir sur terre, faire atterrir mon écriture. Revenir au début de mon texte, à ce qui lui pré-existe de quelques heures : la visite que l'on rend à un ami à Marseille, un court instant passé dans un jardin et une déambulation dans les rues des quartiers Nord. Alors que l'effort conceptuel me fait, peut-être, déjà prendre de la hauteur, il faut vite que j'atterrisse, que je pose les pieds sur la friche de ma recherche, que je revienne en situation, au(x) présent(s).

CARTE POSTALE

CARTE POSTALE est une tentative de partager de courts textes dans le cadre de l'écriture d'une **RECHERCHE EN FRICHE**. L'idée est venue suite à une visite à Marseille, et d'une pause à Romans-sur-isère sur le retour, avec l'envie de pouvoir partager (sous forme d'envoi) ces textes qui s'écrivent, se «déclenchent», depuis ces moments (souvent trop courts) et avec les personnes qui les rendent possibles. Rien ne se fait jamais seul, cette envie est donc fortement inspirée et en lien avec des travaux, des écritures, des échanges et, bien sûr, des éditions autonomes, qui gravitent dans et autour du réseau des Fabriques de sociologie (<https://www.fabriquesdesociologie.net/>). Je pense notamment à ceux d'Aleks Dupraz, Nicolas Sidoroff, Myriam Suchet, Pascal Nicolas-Le Strat. Je pense aussi à Ours Éditions et je remercie d'ailleurs Yves « Ours » Koskas pour ses conseils (<https://www.occitanielivre.fr/annuaire/>)ours-editions).

RÉFÉRENCE CARTE POSTALE

ARNERA, T, NICOLAS-LE STRAT, P, Sidoroff, N, STARITZKY, L (2021). «Pratiques autonomes de publication en recherche-action», *Agencements. Recherches et pratiques sociales en expérimentation*, 2021/1 (n°6), p. 130-135, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-agencements-2021-1-page-130.html>

SIDOROFF, Nicolas (2018). «Faire quelque chose avec ça que je voudrais tant penser». *Agencements. Recherches et pratiques sociales en expérimentation*, 2018/1 (n°1), p. 41-72, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-agencements-2018-1-page-41.htm>

SUCHET, Myriam (2016). *Indiscipline ! Tentatives d'UniverCité à l'usage des littégraphistes, artistes techniciens et autres philopraticiens*. Montréal (Québec) : Nota Bene, 108 p.

ZONE DE PUBLICATION AUTONOME (ZAP) – DÉFLUENCES

CONTACT : CONTACT@DEFLUENCES.FR

www.defluences.fr

TEXTE, PHOTO, CONCEPTION ET MISE EN PAGE : THOM-A

POLICE TITRES ET NOTES : RONFARD, ANNE FLORENCE DESSALES

POLICE TEXTE : LINUX LIBERTINE

EN COMPAGNONNAGE AVEC



l a m
a r t
i n e

μdose